

XXX

12/10/1861

1/2

Resposta A carta de
Roushaniug. de 8/10/1861

VERGARETANO

O ESPOSA E RECOMENDADO
Pela sua ABNEGACAO DE SUA
PERSONALIDADE E DE SEU
AMOR PATRIO, ~~DE~~
TAMBEM PELA SUA ZELO
E FETIVO EN SE VERANCA
EM LUTA CONTRA OS
OBSACULOS E DIFICULDADES.

Roushaniug chama A. F.
DE CHEFE. E ESTE
QUEM IRÁ BOUQUET
~~QUEM IRÁ~~

SABO MORA NA RES
MAZARIN N.º 2 EM
BOUQUET.

CONT

Paris 12 octobre 1861

Monsieur Roustaing à Bordeaux
Réponse à sa lettre du 8 octobre 1861

Mon cher Monsieur

J'ai reçu votre dernière lettre du 8 ^{en même} à laquelle ^{temps}
je m'empresse de répondre ^{en même} ^{temps} ^{en même} ^{temps}
que je vous parlerai de la prière d'écrite par laquelle
après l'avoir relu attentivement, je n'ai que
peu de choses à dire, si ce n'est que les commu-
nications qu'elle renferme sont excellentes
et très remarquables et que je les mets au
rang de celles qui devraient figurer dans
un nouvel ouvrage que je vais publier
prochainement. Il serait bien à désirer que
les curistes qui s'y réfèrent fussent
suivis par tous ceux qui les lisent; mal-
heureusement et par faute de ceux qui se
bassent à admettre les leçons des Esprits,
et qui les appliquent aux autres, faut
les appliquer à eux-mêmes; toujours
l'histoire de la peste dans l'air.

L'attention de votre écrit au fond des
vrais et très remarquable, nous ferons
prochainement une étude à ce sujet.

Quant à l'opinion que j'ai de votre
dernière lettre, je vous dirai, mon cher

Mauvaise, que les motifs qui vous font
valoir pour me détourner d'aller à Bordeaux,
sont précisément ceux qui m'engageraient
à y aller si peu y était de l'indifférence, d'un
autre côté, les Esprits ne me paraissent pas utiles
et même nuisibles. Je ne vais pas plutôt
qu'ailleurs pour avoir une réception,
mais pour donner les conseils qu'on
me demande et qu'une telle instance
instance; à la Société Spirite Bordelaise
et un car de l'enfance, est une raison
de plus pour la visiter, parce que l'enfant
a besoin de plus de soins que l'âge mûr.
Si elle était adulte et mariée, sans
les soins, ma présence y serait inutile;
je ne tâche pas que les malades puissent
faire leurs visites avec ceux qui se partent
d'aller. Si ça du tout, et faut que je
vaille où est la place. En me détournant
d'aller la rendre, vous pouvez sans
doute qu'elle peut se guérir sans
moi; je le crois sans peine à tous ceux
qui se disent Spirites y mettent
du leur, en faisant obligation de leur
persévération et de leur amour propre;
est à ce sacrifice qu'un reconnaît le
vrai Spirite; sans cela on n'est

que de nous, au lieu de nous en faire
Zèle effectif, à la persécution à toutes
côtés les obstacles et les difficultés. Vous dites
que nous ne l'appelleriez quand tout ira
bien; mais c'est certes par la présomption de
une croix insupportable pour faire marcher
la barque, et que l'autre pense tout aussi
bien que nous la mettre à flot; mais puisque
vous voulez bien en honorer de tête le chef
commune qui eût été fait en votre part
au général qui se l'appellerait après la
~~patente~~ Mettez. Vous dites que je n'aurais
que des objections; croyez-vous donc que
je n'aie que des raisons pour ma route?
Si devais me débattre à chaque ligne
qui fermente, je n'aurais de vingt affaires
que de rester chez moi, et d'y vivre tranquille,
lissant le maître de la Couronne comme
ils pourraient; puis, quand la besogne
serait faite, mettez-moi pour recevoir
les honneurs. Franchement, mes amis
Messieurs, je croyais que vous aviez de
mes meilleures opinions. Mais,
Messieurs, je ne vais pas à Bordeaux
pour parler et se dire quelques
congratulations spirituelles; mais
pour me croire au-dessus de toutes
indolences.

J'aurais aimé que lui-même pût
à Bordeaux, j'accepte l'invitation de
M^r Sabo d'aller loger chez lui rue
Mazarin n° 2. Si tu n'as le danger, il
faut que je le veuille de mes propres
yeux. J'ai vu que cette famille n'est
pas le haut du pavé dans la ville,
que son existence est fort modeste, mais
je ne lui puis rien, et aucun esprit
petit, mais encore d'une réception
prudente qui seroit en contradiction
avec les principes que j'ai proposés.

Soyez parfaitement tranquille au
sujet de votre dernière lettre confidentielle,
j'aurais voulu vous parler, mais je n'ai
pas le temps; j'ai bien pensé à vous
par de vos nouvelles depuis longtemps.

Croyez, mon cher Monsieur, que
ce sera pour moi une très grande
satisfaction d'aller avec vous à votre
campagne et de vous tenir la main,
si j'en ai le temps, mais comme je
sais que vous n'avez rien, je ne fais
je pourrai me procurer ce bonheur.

Adieu et affectueux

Alain Kardec

Paris, 12 octobre 1861

Monsieur Roustaing à Bordeaux

réponse à sa lettre du 8 octobre 1861

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu votre dernière lettre du 8 courant à laquelle je m'empresse de répondre en même temps que je vous parlerai de la précédente sur laquelle, après l'avoir relue attentivement, je n'ai que peu de choses à dire, sinon que les communications qu'elle renferme sont excellentes et très remarquables et que je les mets au rang de celles qui doivent figurer dans un nouvel ouvrage que je vais publier prochainement. Il serait bien à désirer que les conseils qu'elles renferment fussent suivis par tous ceux qui les liront; malheureusement, il y a tant de gens qui se bornent à admirer les leçons des Esprits, et qui les appliquent aux autres, sans les appliquer à eux-mêmes; toujours l'histoire de la poutre dans l'oeil.

L'obsession de votre ermite au fond des bois est très remarquable; nous ferons prochainement une étude à ce sujet.

Quant à l'objet spécial de votre dernière lettre, je vous dirai, mon cher Monsieur, que les motifs que vous faites valoir pour me détourner d'aller à Bordeaux, sont précisément ceux qui m'engageraient à y aller si je n'y étais décidé et si, d'un autre côté, les Esprits ne me l'avaient conseillé, et même prescrit. Je ne vais pas plus là qu'ailleurs pour avoir une réception, mais pour donner les conseils qu'on me demande et qu'on sollicite avec instance; si la Société Spirite Bordelaise est encore dans l'enfance, c'est une raison de plus pour la visiter, parce que l'enfance a besoin de plus de soins que l'âge mûr. Si elle était adulte, et marchait sans li-sières, ma présence y serait inutile; je ne sache pas que les médecins aillent faire leurs visites aux gens qui se portent bien. S'il y a du mal, il faut que je voie où est la plaie. En me détournant d'aller la sonder, vous pensez sans doute qu'elle peut se guérir sans moi; je le crois sans peine si tous ceux qui se disent spirites y mettaient du leur, en faisant abnégation de leur personnalité et de leur amour-propre; c'est à ce sacrifice qu'on reconnaît le vrai spirite; sans cela, on ne l'est que de nom; on le reconnaît aussi

à son zèle effectif, à sa persévérance à lutter contre les obstacles et les difficultés. Vous dites que vous m'appellerez quand tout ira bien; je n'ai certes pas la présomption de me croire indispensable pour faire marcher la barque, et que d'autres peuvent tout aussi bien que moi la mettre à flots; mais puisque vous voulez bien m'honorer du titre de chef, convenez que ce serait faire une triste part au général que de l'appeler après la victoire. Vous dites que je n'aurai que des déceptions; croyez-vous donc que je ne trouve que des roses sur ma route ? Si je devais me détourner à chaque épine que je rencontre, je n'aurais rien de mieux à faire que de rester chez moi, et d'y vivre tranquille, laissant les autres se débrouiller comme ils pourraient; puis, quand la besogne serait faite, me montrer pour recevoir les honneurs. Franchement, mon cher Monsieur, je croyais que vous aviez de moi une meilleure opinion. ~~Mais~~ ^{Non}, Monsieur, je ne vais pas à Bordeaux pour parader, et je désire que tous mes confrères en spiritisme m'estiment assez pour ne croire au-dessus de pareilles puérités.

Je pars aujourd'hui même pour Bordeaux, j'accepte l'invitation de Mr. Sabé d'aller loger chez lui, rue Mazarin N° 2. Si là est le danger, il faut que je le voie de mes propres yeux. Je sais que cette famille ne tient pas le haut du pavé dans la ville; que son existence est fort modeste; mais je ne suis pas prince, et comme spirite, je tiens moins encore à une réception princière qui serait en contradiction avec les principes que je professe.

Soyez parfaitement tranquille au sujet de votre dernière lettre confidentielle; j'en ferai mon profit, mais je n'en parlerai pas; je serai censé n'avoir pas de vos nouvelles depuis longtemps.

Croyez, mon cher Monsieur, que ce sera pour moi une bien grande satisfaction d'aller vous voir à votre campagne et de vous serrer la main, si j'en ai le temps, mais comme je resterai peu de jours, je ne sais si je pourrai me procurer ce bonheur.

Votre tout dévoué et affectionné

Allan Kardec .

(Resposta à carta do Sr. Paris, 12 de Outubro de 1861
Roustaing de 8.10.1861).

Meu caro Senhor:

Recebi sua última carta, de 8 do corrente, a que me apresso a responder, ao mesmo tempo que lhe falarei da precedente, sobre a qual, após tê-la relido atentamente, não tenho senão pouca coisa a dizer, salvo que as comunicações que ela acompanha são excelentes e muito notáveis e que as coloco junto às que devem figurar numa nova obra que vou publicar dentro em breve. Seria muito de desejar que os conselhos que elas contêm fôsem seguidos por todos os que as leram. Infelizmente, há muita gente que se limita a admirar as lições dos Espíritos, e que as aplica aos outros sem as aplicar a si mesma; sempre a história da tranca no olho.

A obsessão de seu eremita no fundo da mata é notabilíssima; faremos oportunamente um estudo a respeito.

Quanto ao objetivo especial de sua última carta, dir-lhe-ei, meu caro Senhor, que os motivos que o Senhor tem em grande conta para me dissuadir de ir a Bordéus são precisamente os que me induziriam a ir, se eu não estivesse decidido a isso e se, doutro lado, os Espíritos não me houvessem aconselhado e, mesmo, prescrito que fôsse. Não vou lá nem alhures para ter uma recepção, mas para dar os conselhos que me foram pedidos e que me solicitam com instância. Se a Sociedade Espírita Bordalesa ainda está na infância, é razão a mais para eu visitá-la, solicitado, pois a infância precisa de mais cuidados do que a idade madura. Se já fôsse adulta e já andasse sem amarra, minha presença lá seria inútil, pois, que eu sabia, médicos não são consultados por pessoas que estão passando bem. Se há ferida e sou chamado, é preciso que eu a examine e nela ponha o dedo. Querendo dissuadir-me de ir sondá-la, sem dúvida o Senhor pensa que ela pode cicatrizar-se sem mim; eu creria nisso sem hesitação, se todos os que se dizem espíritas nela pusessem o dedo, fazendo-o com abnegação de sua personalidade e de seu amor próprio, pois é por êsse sacrifício que o verdadeiro espírita é reconhecido; sem isso só o é de nome. Também se pode reconhecê-lo pelo seu zêlo efetivo, por sua perseverança em lutar contra os obstáculos e as dificuldades.

O Senhor diz que me chamará quando tudo aí estiver indo bem. Certamente, não tenho a presunção de crer-me indispensável para fazer a barca andar; outros podem tão bem quanto eu pô-la a flutuar. Mas, visto como o Senhor me honrou generosamente com o título de chefe, convenha que seria pregar triste peça ao general chamá-lo após a vitória. Diz ainda o Senhor que eu só teria decepções; supõe então que só encontro rosas em meu caminho? Se eu tivesse de recuar a cada espinho que se me deparasse, não teria nada melhor a fazer do

que ficar em casa e aí viver tranqüilo, deixando os outros se desembaraçarem como pudessem; depois, quando tôda tarefa estivesse feita, apresentar-me para receber as honrarias. Francamente, caro Senhor, eu não vou a Bordéus para me ostentar, e desejo que todos os meus confrades em Espiritismo me estimem suficientemente para me crer acima de tais puerilidades.

Parto hoje mesmo para Bordeus, aceito o convite do Sr. Sabô para me hospedar em casa dêle, na rua Mazarin nº 2. Se é lá que está o perigo, é preciso que eu o verifique com meus próprios olhos. Sei que essa família não vive na alta sociedade bordalesa; que sua vida é bastante modesta; mas eu não sou um príncipe e, como espírita, não tenho em vista uma recepção de príncipe que ficaria em contradição com os princípios que professo.

Fique perfeitamente tranqüilo a respeito de sua última carta confidencial; tirarei dela o que me aproveita, mas não falarei dela; aparentarei não ter notícias do Senhor desde muito tempo.

Creia, meu caro Senhor, que será para mim uma bem grande satisfação ir à sua casa de campo e dar-lhe um aperto de mão, se me sobrar tempo; mas como ficarei poucos dias, não sei se terei ensejo de dar-me essa alegria.

Seu atento amigo,

Allan Kardec

N.do T. A primeira carta de Roustaing a A.K. é de março de 1861: "Quando eu escrevi ao Senhor, no mês de Março último, pela primeira vez, eu lhe dizia: Não vi nada, mas li e compreendi, e creio." A terceira é a de 8 de Outubro, acima respondida. A segunda, depois de março e provavelmente antes ou com essa, era particular: "Fique tranqüilo", diz A.K. na carta supra, "a respeito de sua última carta confidencial". (R. S. 1861, pág. 167) Roustaing conheceu Sabô em desdêgo comêço do mês de Abril (de 1861), graças a uma apresentação de A.K. e o achou "excelente" e com esse médium, diz êle, "pude trabalhar, e com êle trabalho constantemente todos os dias, em casa dêle ou na minha, em presença e com o concurso de adeptos de nossa cidade" (Op. cit.). Foi provavelmente na "confidencial" que veio o aviso do "perigo". As comunicações espíritas elogiadas por A.K. foram, talvez, as mesmas às quais se refere Roustaing como "ensinamentos tão preciosos e verdadeiramente sublimes de tantos Espíritos elevados..." (Id.). Comentando a carta acima, afirma A.K. (R.S. 1961, p. 170): "Vê-se que, embora recentemente iniciado, o Sr. Roustaing está aprovado como mestre em assunto de apreciação; isto porque estudou séria e profundamente, o que lhe permitiu apreender rapidamente tôdas as conseqüências ... Sem nada haver visto ainda, diz êle, ficara convencido, porque tinha lido e compreendido." (Id.)